

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 10 AVRIL, 1879.

No. 33.

## L'HONNÊTE HOMME.

“ Emile, murmura-t-il, Emile ! mon enfant ! ” Le jeune homme accourut auprès de son père, qui pour la première fois depuis sa chute donnait quelques signes de raison.

“ Te voilà près de moi ! te voilà de retour ; viens, que je te presse sur mon cœur. ” Il jeta un cri perçant, car une souffrance horrible et subite l'avait saisi au mouvement qu'il avait voulu faire pour tendre les bras à Emile.

Alors l'infortuné, qui ne se rappelait ni sa chute ni ses souffrances un instant suspendues, retomba, par la violence de la douleur, dans le délire, qui ne le quitta plus de la nuit. Jugez si cette nuit fut longue et terrible pour le pauvre Emile ! Assis au chevet de son père, témoin des mouvements convulsifs dans lesquels se tordait le malade, il s'attendait de minute en minute à le voir expirer au milieu de souffrances inouïes. Penché sur le lit de l'agonisant, il écoutait avec effroi les paroles incohérentes que le délire arrachait à ce dernier ; il épiait l'instant favorable pour présenter à ses lèvres brûlantes un breuvage qui les rafraîchit... Il ne s'arrachait à des soins si chers et si douloureux que pour aller rassurer sa mère et ses sœurs ; sa mère bien malade elle-même et succombant sous tant de coups terribles ! ses sœurs éperdues et ne sachant que pleurer et prier !

Cette nuit cruelle fut suivie d'une journée non moins cruelle et non moins agitée d'alternatives de désespoir et d'espérance. Près d'une semaine s'écoula de la sorte sans que le médecin osât compter sur la moindre chance de salut. Enfin, un matin, son front douloureusement plissé, et qui devenait toujours plus sombre en s'approchant de monsieur Dorvilliers, s'épanouit : et tendant avec effusion la main à Emile :

“ Mon enfant, votre père vivra, lui dit-il.

— Oh ! merci, mon Dieu, merci ! ” s'écria le jeune homme. Et il se jeta dans les bras du médecin, et il accourut, les yeux pleins de larmes, apprendre cette nouvelle inattendue et trois fois plus heureuse à sa mère et à ses sœurs.

Le médecin témoin de leurs témoi-

gnages de joie, cherchait à les tempérer plutôt qu'à leur donner un libre essor. Cette contrainte n'échappa pas à Emile, qui en demanda l'explication au docteur. Celui-ci passa son bras sous le bras de son jeune ami, l'emmena dans une chambre voisine, et là, s'asseyant devant lui :

“ Mon enfant, je vais vous porter un coup bien rude ; armez-vous donc de toute la force, de toute la résignation dont vous êtes capable.

— Vous m'avez donc trompé ? mon père ne vivra point ?

— Votre père vivra : mon enfant, l'état dans lequel il se trouve ne laisse et ne peut laisser aucune inquiétude sur sa vie... mais, écoutez-moi, mon cher Emile ; rappelez-vous les paroles que je vous ai dites dans le jardin le jour du funeste événement. Eh bien ! ma triste prédiction ne s'est que trop réalisée ; votre père vivra, mais estropié, mais condamné à d'incalculables souffrances, mais dans l'impossibilité de quitter son fauteuil et de reprendre jamais ses travaux... Bien plus, hélas ! je crains que sa raison altérée par de si graves secousses ne retrouve jamais sa vigueur première, et que, semblable à ses forces physiques, toutes ses facultés ne se bornent désormais à une existence végétative et incomplète.

— Mon Dieu ! que me dites-vous là ? mon ami. Depuis quinze jours, hélas ! j'avais presque oublié vos prédictions menaçantes... Mon pauvre père ! mon pauvre père !

— Il n'est pas le plus à plaindre, mon enfant, puisqu'il ne sentira que d'une manière incomplète l'étendue de son malheur. Ceux qui méritent vraiment de la pitié, c'est votre mère, ce sont vos sœurs, Emile, qui vont rester sans fortune, sans ressources.

— Que dites-vous là ?

— Oui, mon ami, l'établissement de tanneur que votre père, grâce à une intelligente activité, rendait prospère, va tomber dans un discrédit et dans une ruine inévitables, faute d'une volonté ferme pour le diriger et le valoir.

— Mais on peut le vendre.

En supposant que l'on trouvât de suite des acquéreurs, mon cher Emile, jamais le prix que l'on en recevrait ne pourrait suffire aux besoins si modestes d'ailleurs de votre famille. Habilement et laborieusement exploitée, la tannerie rapporte de trois à

quatre mille francs par an ; on ne la vendrait pas dix mille.

— Que faire donc ? quel parti prendre ? car il me faudra quitter Cambrai dans quelques jours, il me faudra me rendre à l'École Polytechnique. J'ai reçu ce matin une lettre du ministère qui m'annonçait officiellement ma nomination et me donnait l'ordre de me trouver à Paris avant quinze jours.

— Vous pouvez partir, mon enfant, rien ne vous retient. Le legs que vous a fait, il y a trois ans, votre marraine, vous permet de payer et votre trousseau et le prix de la pension de l'École. Pour vous, aucune inquiétude ne se présente ; votre avenir se déroule naturellement devant vous ; votre vie se trouve toute tracée ; avec du travail et de la conduite, vous serez heureux. Mais votre mère ? mais vos sœurs, Emile ! Pendant que rien ne vous manquera, pendant que vous vous préparerez une existence brillante et douce, elles, sans consolateur, sans appui, il leur faudra vivre du travail de leurs mains près du lit d'un vieillard impotent ! Il leur faudra subir les humiliations qu'amène avec elle la misère, n'importe sa cause !

— Mais que faire, mon Dieu ! par quels moyens les sauver ? Je donnerais ma vie pour le prouver.

— Si vos paroles sont sincères, si vous le voulez réellement, si vous êtes prêts à ne reculer devant aucun sacrifice, mon cher Emile, vous pouvez conserver à votre famille le bien-être dont elle jouit et l'augmenter encore.

— Mais que faut-il donc faire pour cela ?

— Vous mettre à la tête de la tannerie, renoncer à l'École Polytechnique et à la carrière qu'elle vous ouvrirait.”

Emile, à ces paroles, faillit tomber, tant le coup dont elles le frappaient lui était rude et fatal.

“ Oui, mon ami, continua le médecin ; je le sais, c'est un sacrifice immense ; c'est renoncer à des rêves caressés pendant quatre ans et prêts à devenir des réalités ; c'est perdre quatre années d'un travail persévérant et assidu ; c'est échanger une carrière brillante contre une vie laborieuse, obscure, et sans charmes pour l'amour-propre. Mais en compensation, vous recevrez de Dieu cette satisfaction qui tient des joies du ciel, et qui remplit